

TRIBUNE Propriétaire du terrain, l'EPFL souhaite récupérer les bâtiments de l'exploitation située à Écublens (VD) pour y installer un centre de mathématiques et ainsi résilier le bail agricole. Une pétition a été lancée.

Avec des terres mais sans bâti adapté, la mission de la ferme de Bassenges est simplement impossible

NOTRE INVITÉ

Le collectif de la ferme de Bassenges

Du côté d'Écublens (VD), six personnes salariées et trois apprenties s'occupent de 9 hectares dont 1,5 de maraîchage travaillé en traction animale. Le domaine compte aussi 25 brebis laitières, des équidés, une vache, des cochons et des poules.

Le métier de paysan et de paysanne pourrait se résumer ainsi: être en lien permanent avec le vivant. Cependant, lorsque le bout de pays dont on prend soin se situe en ville, la situation s'avère quelque peu bousculée. Notamment quand les chevaux ou les brebis vont d'une parcelle à l'autre, l'oppression peut être palpable. Et en même temps, plein de sourires apparaissent sur les visages. La ferme de Bassenges est un lieu particulier. Notre prédécesseur, qui s'occupait de 80 hectares au début de son activité dans les années 1970, en avait moins de 15 à la fin. Nous en avons «hérité» de 9 en 2020 après avoir répondu à un appel à projets conjoint de l'Université de Lausanne et de l'EPFL donnant accès à une partie de leurs terres agricoles et du bâti. Et voilà que maintenant, après quatre ans à peine, on nous demande de partir. En effet, les bâtiments que nous occupons et qui ont une vocation agricole depuis trois siècles risquent d'être récupérés pour y implanter un centre d'accueil scientifique de renommée mondiale. L'argument pour le choix spécifique du lieu de Bassenges serait «le prestige des vieilles pierres». C'est un projet paradoxal de base: la pratique de l'agriculture biodynamique, par quelques membres du collectif, sur les terrains des écoles de la science matérialiste; la pratique de la traction animale dans un des fiefs de la technologie mondiale; la recherche d'autonomie et de résilience alors que la spécialisation des métiers pousse à la délocalisation... Ben quoi? Ne sont-ce pas la différence et la diversité qui enrichissent les débats et les ouvertures d'esprit? Pourquoi planter des arbres et charrier de l'humus pour nourrir nos sols lorsque tout autour on arrache des vergers et on décape des

terres? Pourquoi laisser un âne braire lorsque le métro prend son virage?

Bref! C'est bien sympa la poésie, mais revenons-en à nos moutons. Une autre façon d'aborder la situation pourrait être d'en observer l'aspect chronologique qui nous a amenés ici. Tout a commencé lorsque certaines personnes engagées dans les écoles susmentionnées ont échangé des idées sur l'avenir de leurs terres agricoles. Ils ont alors élaboré l'appel à projets que nous savons, puis la suite de l'histoire. Mais là, nous n'avons pas d'autre choix que de voir que le temps académique va vite; peut-être est-il emmené par le rythme frénétique de la croissance globale? Quoi qu'il en soit, il n'a apparemment pas la possibilité de percevoir le temps agricole. Le sentiment d'être comme des pions sur un échiquier a dû être vécu d'innombrables fois par les paysans et les paysannes sans terre se faisant bouter hors de leur domaine. Ne nous mettons pas à faire dans le tragique; nous risquons de sortir la rengaine du développement de l'agriculture industrielle: 1918, les nitrates et le début de la perte d'indépendance; 1945, le plan Marshall, mécanisation globale, et début de la désolidarisation sociale; la guerre du Viêt Nam et l'apparition des herbicides. Et 2024? La guerre continue-t-elle? Mais oui, c'est bien sûr. Robotisons! Que faire de l'humain, là, au milieu de tout ce vivant? Apparemment, 2% de la population qui exercent le métier d'agriculteur ou d'agricultrice, c'est encore bien trop. C'est bien connu, la durabilité passe par la technologie.

+ D'INFOS La pétition lancée demande l'abandon de la réaffectation de la ferme de Bassenges et l'inscription de sa fonction agricole dans les statuts de l'EPFL. www.fermedebassenges.ch



LA CHRONIQUE DE VALENTIN EMERY

UN ŒIL SUR LE PALAIS FÉDÉRAL*

Lettre à mon fils

Le 13 mai dernier, tu as poussé ton premier cri. Il était 9 h 12. Le premier jour du reste de ma vie. Depuis, je passe mes journées – et mes nuits! – à m'occuper de toi. Ou tout simplement, à te regarder dormir. Avec toi, je découvre la parentalité. L'aventure humaine la plus banale et en même temps la plus incroyable qui soit.

Je ne sais pas quand tu liras cette lettre. Dans dix, quinze ou vingt ans? Peu importe, dans le fond. J'espère juste que cette missive te trouvera en bonne santé. Heureux dans ta vie, entouré de proches qui t'aiment. Au moment d'écrire ces lignes, tu es à côté de moi, au salon. Tu dors, bercé par le chant des oiseaux qui nichent dans notre jardin et ceux des voisins. Nous avons la chance de vivre à la campagne, entourés de fermes, de domaines viticoles, de vergers, de champs, de vignes et du lac. Un décor de carte postale, pour qui aime les paysages ruraux. Ce qui est mon cas. Je me réjouis d'ailleurs de partager avec toi ma passion pour la nature, le terroir et le jardinage. J'imagine qu'à un certain âge, tu en auras marre de passer ton samedi avec ton père à cultiver la terre, tailler des arbres ou ramasser fruits et légumes. Mais j'espère que tu garderas d'une manière ou d'une autre un lien avec la terre, même à l'adolescence. Et que tu resteras attaché à tes racines, à ton terroir, celui où tu as grandi et celui de tes origines familiales, Genève, le Valais, les Alpes italiennes et la Corse.

Je te souhaite aussi de grandir dans un monde où notre alimentation n'est plus contrôlée par quelques géants de l'agroalimentaire. Un monde où les paysans des quatre coins de la planète sont rémunérés au juste prix, les saisonniers aussi. Un monde où l'agriculture peut se passer sans crainte des produits phytosanitaires. Un monde où «bouseux» n'est plus une insulte. Un monde où l'école enseigne aux enfants le travail de la terre et les saisons. Un monde où on ne trouve pas des fraises et des tomates en hiver dans les grandes surfaces, «parce que ça répond à la demande des clients». Un monde où bien manger est accessible à tous, quelle que soit sa situation financière.

Quand tu liras cette lettre, je ne sais pas si tu comprendras la notion d'utopie. Le cas échéant, tu te moqueras peut-être un peu de moi. Crois-moi, je ne suis pas naïf pour autant. Je sais bien qu'il s'agit d'une vision idéaliste, que l'avenir s'annonce moins rose. Mais je crois profondément que nous allons vers le mieux, que petits pas par petits pas, notre système agroalimentaire évolue(ra) dans le bon sens. Avec, j'en suis convaincu, la Suisse à la pointe.

Quoi qu'il en soit, j'espère que tu feras partie de ceux qui le rendent meilleur, par de simples petits gestes possibles à ton échelle.

Je terminerai cette lettre par cette maxime, qui a toujours guidé mes actions, et que j'espère tu feras tienne: «Va où tu veux, mais n'oublie jamais d'où tu viens.»

Je t'aime,

Papa

* Tous les mois, le journaliste Valentin Emery partage sa vision de la politique agricole.

